UN BAPTÊME.

—Tu veux que je parte par le mauvais temps, femme ; la neige est partout, et elle est nouvelle.

—T'empêchait-elle de descendre, quand tu me laissais la cour !

—Elle doit-être épaisse, dans les clairs de la montagne où le vent l'a soufflée.

—Si le brigadier Gottfried Barth t'entendait, Louis, il dirait que les Alsaciens ont peur de la neige..

Le jeune homme, vivement, haussa les épaules, en signe de défi.

—D'ailleurs, continua-t-elle, cela est nécessaire : tu es un chrétien comme moi, Louis, tu ne voudras pas laisser plus longtemps le petit sans baptême ; il a huit jours déjà ; porte-le en bas ; va quérir le parrain et la marraine avec lui ; va faire sonner la cloche pour le petit.. Ah ! que je regrette de ne pas être dans la vallée, pour entendre sonner le baptême de mon fils !

Elle parlait, couchée dans le lit de noyer d'Alsace, au fond de la chambre et contre la muraille ; elle parlait en fermant à demi les yeux, à cause du jour qui était trop clair. Ses cheveux dénoués encadraient son solide visage de paysanne vosgienne, qui n'avait de beauté que sa jeunesse, son teint rose et l'extrême douceur de ses yeux bruns, toujours pleins de son âme. Elle se savait aimée. Elle était habituée à ce qu'on lui cédât. Elle avait choisi, parmi plusieurs prétendants, le garde-chasse d'un riche marchand de fer de Strasbourg, un des rares Alsaciens pur sang que l'administration avait autorisés pour la surveillance des propriétés privées, dans cette zone frontière, suspecte et toute peuplée de fonctionnaires venus du nord de l'empire. Et, sans doute, Louis Schmidt ne dépendait pas des forestiers ni des gendarmes du quartier ; mais il était obligé de les ménager, de les saluer, de les héberger à l'occasion, car il eût suffit d'un rapport de police pour que l'autorisation lui fût retirée de dresser les procès-verbaux, d'éconduire les pilleurs de bois et les braconniers, et d'habiter au sommet de la montagne, plus haut que les forêts de hêtres et parmi les sapins, une maison qui n'avait de voisins que les arbres, les nuages, la neige et le vent.

Il fallait une certaine vaillance à la jeune femme pour accepter la longueur de l'hiver. A sa place, plus d'une fille de paysan, comme elle, eût regretté la plaine et montré de l'humeur. Mais elle ne se plaignait de rien. Et cela lui donnait une autorité singulière sur son mari.

Celui-ci, pourtant, contre son habitude, hésitait à obéir. Assis au pied du lit sur une chaise basse, il regardait tantôt sa femme, tantôt la fenêtre par où l'on apercevait d'abord un espace découvert, d'une blancheur souple et molle, puis une lisière décroissante de sapins, dont les branches, chargées de neige et ployées, avait l'air d'ombres très noires sous des feuillages de lumière, floconneux et légers comme la ouate des nuages. L'homme, maigre et grand, la peau tannée, les sourcils déjà broussailleux et les yeux enfoncés, n'avait de jeune que ses minces moustaches relevées, qui rappelaient l'adolescence.

—Si nous n'étions pas si pauvres, dit-il, j'aurais un petit traîneau.

—Qu'en ferais tu ?

—Je mettrais l'enfant dedans, Rosalie ; comment veux-tu que je le porte ? Je ne sais pas, comme toi, les tenir sur un bras, et, d'ailleurs, avec l'épaisseur de neige qu'il y a...

—Es tu bien un homme ? Embarrassé pour peu de chose !

Elle se prit à rire, en ramenant le drap sur ses lèvres.

—Mets-le dans ta gibecière, Louis Schmidt, elle est profonde assez, et il dormira là, comme dans son berceau, et le froid ne le touchera pas. S'il s'éveille, s'il crie, tu lui donneras la bouteille de lait que j'enveloppera dans de la paille.

Le garde consentit, et décrocha la vaste poche de cuir jaune, pendue au mur, et dont il se servait pour monter les provisions de pain et de légumes secs, de la vallée jusqu'à la cabane, lorsque la saison plus douce rendait facile l'accès du monde.

Un quart d'heure plus tard, il fermait la porte de la maison forestière, et faisait le premier pas dans la clairière. La neige était molle ; elle couvrait tout le pays, jusqu'aux autres montagnes au delà du Rhin, que Louis Schmidt venait d'apercevoir à l'horizon, comme de gros coquillages tachés de sable et d'écume. La descente serait pénible. Il s'engagea bientôt dans la forêt, colonnade innombrable, et si lourdement chargée qu'elle était, contre l'ordinaire, toute immobile et toute muette. Les mousses, les pierres, les pistes avaient disparu. La vue était limitée à un cercle très court, au delà duquel les ténèbres s'appesantissaient, et, même dans ce cercle, l'ordre habituel des ombres et de la lumière était interverti, et la terre plus pâle que le ciel, un ciel gris de plomb, qu'on eût touché de la main.

Le garde tâtait le sentier, en avant, avec son bâton ferré ; il avait mis en baudoulière, sur l'épaule droite, le sac gonflé et chaud, qui, parfois, remuait tout seul : il buttait souvent contre des racines ou des cailloux cachés, ou il enfonçait jusqu'à la ceinture dans des fondrières invisibles.

Après la sapinière, il fallut franchir une pente de roches friables, inclinées, rayées en dents de scie par une piste qu'il n'était plus possible de reconnaître, et qui aboutissait à une forêt de hêtres. L'homme savait les multiples dangers de ce couloir, où le vent de la nuit avait amassé la neige. Il y entra quand même résolument, songeant à la route du retour, qui serait plus rude encore. Mais il n'avait pas fait trente pas, qu'il glissa des deux pieds à la fois. Il poussa un cri d'appel dont l'écho rebondit inutilement de cime en cime, et, attirant d'instinct, sur sa poitrine, la gibecière qui enfermait l'enfant, croisant par-dessus les deux bras, il se sentit subitement plongé dans une nuit glacée et mouvante, précipité avec elle, soulevé et étouffé par elle, incapable de lutter, tandis que ses oreilles s'emplissaient de vacarme et soufflaient, comme s'il eût été le battant d'une cloche engloutie et continuant de sonner dans sa course à l'abîme.

La lucidité de l'esprit et sa promptitude sont merveilleuses en ces occasions de mort. Non seulement il comprit le péril, et le décomposa en ses trois éléments de froid, de ténèbres et de vitesse furieuse, mais il revit distinctement, avec une précision rigoureuse de détails, l'image de Rosalie, couchée et pâle, et attentive en pensée au baptême de son fils ; il revit toutes les maisons du bourg, sa mère, son père, des compagnons de sa jeunesse, et même un coq rouge qu'il avait jadis apprivoisé et dont il entendit le chant, à cette minute d'angoisse.. Il se retrouva à l'air libre, au pied d'un arbre, étourdi, les épaules meurtries, les jambes blessées en dix endroits par le coupant des pierres. Heureusement, le sac de cuir, protégé par les bras de l'homme, avait gardé son trésor, et seule la bouteille de lait enveloppée de paille s'était échappée de la gibecière, et continuait de rouler sur les flancs de la montagne, avec le tourbillon de neige qui ressemblait à une fumée de train.

—Allons, mon petit, dit le père, ce n'est rien ; ne pleure pas : c'est ta pelisse blanche qui nous a cachés sur le dos !

Il se remit en route, péniblement, à travers la hêtrée, portant l'enfant qui ne s'était pas même éveillé.

Il n'avançait guère, et et plus d'une heure se passa encore, avant qu'il découvrit, toute brune et large assise sur la terre blanche, la ferme du Traquet. C'était la première ferme de la vallée, une maison de bois, isolée, proche de la frontière, un peu auberge par conséquent et très indulgente à la contrebande. La fatigue, le froid, l'espoir de sécher ses vêtements à la chaleur du poêle, déterminèrent Schmidt à entrer. Il monta les trois marches, qui étaient trois morceaux non équarris du même tronc de sapin, et frappa à la porte.

L'hôtesse qui ouvrit était de l'Alsace, rude et tendre. Au grand étonnement de Schmidt, elle n'ouvrit qu'à moitié, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte, et demanda avec précaution :

—Que veux tu, Schmidt ? Et qui t'a mis en pareil état ? Réponds moi tout bas.

Il expliqua pourquoi il descendait de la montagne, et ce qui lui était arrivé.

Alors elle dit rapidement, demi-plaisante et demi-sérieuse :

—J'ai chez moi, depuis deux heures, le brigadier Gottfried Barth. Il est aux deux tiers ivre, et je ne peux pas le chasser.. Il n'aurait qu'à vouloir être le parrain de ton fils !.. Entre tout de même, si tu ne peux pas aller plus loin.

L'Alsacien aperçut vaguement, dans l'ombre de la salle, un homme vêtu de l'uniforme gris vert à passepoils verts, qui est celui des forestiers allemands. Il fit signe à l'hôtesse qu'il resterait dehors, but un verre d'eau-de-vie qu'elle lui tendit, et reprit sa route dans la neige.

Quand il se présenta au presbytère de la petite paroisse frontière, il était tellement las qu'il s'évanouit, ou s'endormit, et cela dura deux heures..

En revenant à lui, le garde-chasse Louis Schmidt fut de nouveau étonné. De plusieurs maisons à pignons pointus et à croisillons de bois, des amis étaient sortis pour assister au baptême, des Alsaciens de tout âge, quelques-uns notables du village, et qui portaient encore le gilet à boutons de métal. Ils se tenaient sous le porche de l'église, de l'autre côté de la rue. Là aussi attendait le sacristain, allant et venant, avec un cierge gaufré dans la main ; plus près, dans la cuisine chaude où le garde avait eu tout juste la force d'entrer et de s'asseoir, la servante du curé, sèche, proprette et sans âge, comme une noisette, portait, couché sur ses bras, le nouveau-né qui jamais n'avait été pareillement habillé : bonnet ruché, robe blanche et chaussons blancs, toute une parure de baptême prêtée par un parent du bourg. Les parents eux mêmes faisaient cercle, des anciens, des moyens, des jeunes, et les filles avaient mis leur nœud noir du dimanche, deux fois gros comme leur tête. Le curé prit la main de Louis Schmidt ; il riait d'émotion ; il avait, sur son visage carré, le contentement naïf des surprises qu'on fait aux autres.

—Ecoute à présent, dit-il, si ça n'est pas une musique !

Les cloches du bourg sonnaient un carillon comme les riches seuls peuvent s'en offrir, si varié, si vivant, si joyeux et si long, que les moineaux, se demandant sans doute si Pâques n'était pas revenu, se mettaient à pépier sous les toitures de chaume.

—J'ai voulu te remercier, Louis Schmidt, d'être un homme de tant de foi et de si joli courage. Tu donnes un exemple : j'en donne un autre.

Ce fut une belle fête, ce baptême d'un petit pauvre, et quand elle fut finie, le père avait une larme sur ses joues sèches.

—Ah ! dit-il, ce n'est que trop beau pour nous, et je n'y vois qu'un malheur, c'est que Rosalie n'ait rien entendu de là-haut !

Mais il était écrit que ce jour-là du moins, les rêves de l'homme seraient accomplis.

Au moment de repartir, comme l'après-midi s'avançait, il vit que les deux enfants de chœur avaient chaussé leurs souliers de montagne et pris leur bâton pour l'accompagner. L'un d'eux, grand déjà et robuste, lui tendait en riant le sac de cuir, fleuri, on ne sait par qui, de vingt roses de mousseline, de celles dont on fait les guirlandes. L'autre avait les poches de sa veste gonflées outre mesure. "Provisions de voyage," pensa le garde.

Il se trompait. Le plus jeune emportait deux clochettes à manche de bois, et qui sonnaient comme de l'argent pur.

Et voilà comment, dans la nuit transparente, dans le clair d'étoiles et le clair de neige, trois voyageurs finirent par atteindre le sommet de la montagne ; comment Rosalie, tout à coup, entendit le carillon qui chantait à la lisière des sapins et qui s'approchait ; comment elle vit son fils, qui revenait baptisé, couché au fond de la gibecière qu'une main amie avait fleurie ; et comment ses yeux, tout pleins de son âme, s'émurent à la fois de plusieurs joies mêlées.

CHEZ LES ALIÉNÉS

POURQUOI DEVIENT-ON FOU ?

Beaucoup de braves gens qui ont imprégné leur cerveau de l'essence des vieux romans d'aventures ou qui ont suivi avec larmes et sanglots les péripéties des drames de l'Ambigu, ne sont guère embarrassés pour répondre à la question inscrite en tête de cet article. Habitués à rattacher un événement quelconque à un fait qui l'a immédiatement précédé, c'est ce dernier qu'ils considèrent comme la cause. Un tel est devenu fou ; aussitôt, on trouve que quelque temps auparavant il avait eu un chagrin d'amour ou une peur, ou qu'il avait fait une perte d'argent ou un mauvais rêve, et voilà l'explication vite trouvée, selon le vieux proverbe latin : Après cela, donc à cause de cela.

Je me rappelle une histoire dont une vieille amie de ma mère berçait mon enfance. Une pauvre femme, me racontait-elle, devint subitement folle à la vue de l'incendie d'une chaumière, arrivé sur le coup de minuit, et dans laquelle, d'après ce qu'elle croyait, se trouvait son unique enfant. Pendant une bagatelle de vingt ans, la malheureuse folle, enfermée dans un asile, délira sans cesse à propos de son enfant, qui se portait d'ailleurs comme un charme. Mais survint un aliéniste de génie ; il imagina ce simple stratagème : dans la cour de l'asile, il fit construire une chaumière, qu'on remplit d'étoupe et de résine ; sur le coup de minuit, pendant que la mère affolée appelait désespérément son enfant, il fit mettre le feu à la petite baraque, et, saisissant un poupon préparé d'avance (c'était peut-être un bébé jumeau), il le montra à la folle. Après quelques cris perçants : "Mon enfant ! mon enfant !..", la mère retrouva brusquement toute sa raison et rentra chez elle, après vingt ans d'absence, comme si de rien n'était. La peur et l'angoisse d'avoir perdu son enfant l'avaient rendue folie ; l'aliéniste, supprima la cause, l'effet disparut..

***

En réalité, les émotions plus ou moins violentes, les pratiques de spiritisme, les coups sur la tête, le froid ou l'insolation, etc., jouent dans la production de la folie le rôle de la goutte qui fait déborder le vase, de l'étincelle qui met le feu aux poudres. La machine cérébrale, toute prête à marcher de travers ou à s'arrêter complètement, n'attendait pour cela que la première occasion, le moindre prétexte. Elle y était préparée par les vraies causes, celles qui sont cachées aux yeux des observateurs superficiels. Dans l'immense majorité des cas, il faut accuser, d'abord et avant tout, l'héritage cérébral reçu à la naissance. Depuis plus de vingt ans, j'ai examiné plusieurs milliers d'aliénés et presque tous avaient, parmi leurs parents, tantôt très rapprochés, tantôt éloignés, des personnes atteintes de troubles nerveux ou mentaux plus ou moins graves. Je connais, par exemple, une femme de vingt-cinq ans, belle, riche, mariée et mère de deux enfants. Depuis son enfance, elle est hantée par le désir de mourir, et elle essaye de se pendre ou d'avaler des poisons à propos de la plus minime contrariété. Voici ce qui explique ces tragiques tendances : le père de cette jeune femme avait plus de cinquante ans quand il s'est marié à une personne à peine âgée de dix-huit ans. C'était un homme d'un caractère sombre et triste, et, dix mois après la naissance de ma jeune malade, il s'est suicidé en avalant du laudanum et en se pendant ensuite, pour s'achever plus rapidement. La prédisposition à la folie est rarement aussi directe et aussi semblable. Quelquefois, pour arriver aux sources du triste héritage, il est nécessaire de remonter à la deuxième, à la troisième génération : on y trouve un grand-père maternel "braque" ou une grand'tante paternelle "détraquée," dont les excentricités étonnaient ou scandalisaient l'entourage.

J'observe aussi des fous dont épileptiques, des idiots, dont les père et les mère, sont cousins germains. Il s'agit là le plus souvent, sinon toujours, de familles dans lesquelles les maladies du système nerveux sont communes ; de sorte que l'union des cousins a pour conséquence fatale d'accumuler sur la tête de leurs enfants un héritage pathologique renforcé. Les familles régnantes nous offrent souvent l'exemple de pareils mariages, qui devraient servir de leçons aux familles des simples mortels.

Et puis, il y a aussi, parmi nos aliénés, nos épileptiques et nos idiots, beaucoup de sujets qui sont des "enfants du dimanche," triste produit d'une inspiration trouvée au fond de quelque bouteille de rhum, de vieux cognac, ou pis encore. Cette marque d'origine, dont les conséquences sont désastreuses pour l'avenir cérébral de ses petits malheureux, s'ajoute habituellement à l'héritage longuement accumulé et transmis d'une façon si aveuglément égoïste et cruelle.

***

La folie est donc très souvent un triste patrimoine légué à ses victimes, alors qu'elles ne sont encore qu'à l'état de germe. Ce patrimoine est plus ou moins chargé, et la déviation qui en résulte, par rapport au type cérébral normal, la "dégénérescence" comme disent certains aliénistes, est, elle aussi, plus ou moins accusée. Cette notion consolante permet d'affirmer, comme j'espère le démontrer un jour ici-même, que les effets de l'hérédité ne sont pas, en général, fatalement irréparables et qu'on peut victorieusement lutter contre certaines formes de la dégénérescence.

Mais il n'y a pas que l'héritage qui compte dans le pourquoi des troubles cérébraux, et de même qu'il y a des veinards qui font fortune par leurs propres forces, il y a des malheureux qui acquièrent la folie à mesure qu'ils évoluent au sein de leur mère, qu'ils grandissent, qu'ils franchissent la puberté, l'âge adulte, la vieillesse. Le cerveau de ces infortunés subit des atteintes plus ou moins graves pendant qu'ils accomplissent tout ce que les diverses étapes de la vie comportent d'activité et d'abus dans le domaine des fonctions physiologiques, morales ou intellectuelles, et aussi pendant qu'ils sont soumis aux effets débilitants des maladies corporelles de toute sorte. Beaucoup de ces causes accidentelles de la folie, liées au développement de l'organisme et aux fièvres diverses, tendent aujourd'hui à être ramenées à une seule, à un trouble de la nutrition des cellules de l'écorce cérébrale, résultant de leur empoisonnement ou "intoxication."

Regardez autour de vous. Vous trouverez sûrement des gens qui, parce qu'ils digèrent mal, ont le caractère tout à fait changé : ils sont hargneux, taciturnes, hypocondriaques, moralement et intellectuellement diminués, affaissés. Il en est qui passent des nuits horribles, avec des cauchemars lugubres, dans lesquels ils assistent parfois, mornes et silencieux, à la cérémonie de leur propre enterrement. Combien d'autres en arrivent à des crises épouvantables d'anxiété, au cours desquelles ils n'hésitent pas à terminer violemment leur existence ? Pour peu qu'il y ait chez eux une prédisposition plus ou moins accentuée aux désordres cérébraux, voilà leur trouble digestif qui fait éclater une folie parfois extrêmement grave.

Or, ce n'est un secret pour personne aujourd'hui que les maladies du tube digestif s'accompagnent par excellence d'une production intense de toute sorte de poisons, qui pénètrent, avec le sang et la lymphe, jusqu'aux neurônes de l'écorce du cerveau, où leur action nuisible se manifeste chez certains sujets par des accidents délirants.

Ce que peuvent faire les affections de l'estomac et de l'intestin, chroniques ou aiguës, les maladies des autres viscères, cœur, poumons, foie, reins, organes génitaux, glandes diverses, peuvent le faire aussi, c'est-à-dire intoxiquer l'écorce du cerveau. Trop souvent, la terrible "avarie" agit de la même façon.

Dans tous ces cas, il se produit une sorte d'empoisonnement cérébral qui a son origine dans l'aliéné lui-même, lequel est ainsi la victime de ce qu'on appelle une "auto-intoxication," dont la réalité est aujourd'hui bien établie. Ajoutez à ces poisons, venant des maladies acquises, ceux, très nombreux, hélas ! que l'homme absorbe soit par le fait de son travail (blanc de céruse, minium, arsenic pour certains ouvriers), soit par le fait de son manque de raison (comme l'absinthe et l'alcool), et vous aurez une idée de la place énorme qu'occupe l'intoxication dans l'origine de la folie.

***

Vous voyez combien le problème est complexe. D'une part, la prédisposition héréditaire, innée ; de l'autre, l'intoxication, lentement et progressivement acquise depuis la naissance ; les deux affectant les formes les plus variées et nécessitant, pour être démasquées et combattues, une recherche médicale laborieuse et savante.

Tantôt, c'est l'un de ces facteurs qui joue un rôle prépondérant dans la production de la folie, tantôt c'est l'autre, mais, le plus souvent, tous les deux se prêtent un mutuel appui pour jeter le désordre et la cacophonie dans l'écorce du cerveau, cet admirable théâtre des phénomènes intellectuels.

Docteur ROUBINOVITCH.

de la Salpêtrière.

Présidents de la République à la Chasse.

C'est le 31 Août que M Loubet a inauguré, à Rambouillet, la série des grandes chasses présidentielles.

Si, d'après un vieux dicton, la chasse, qui est le roi des plaisirs, est le "plaisir des rois," c'est aussi celui des présidents de la république. Sauf M. Thiers, tous les présidents se sont adonnés à ce sport.

Le maréchal de Mac Mahon fut un chasseur de haute lignée. Il avait des officiers de vénerie des meutes superbes. Il chassait surtout à courre. Mais il n'utilisa guère les domaines de l'Etat. Il emmenait ses invités chasser à son magnifique château de La Forêt. Il avait, en outre, une chasse pour la grosse bête en Styrie, et il s'y rendit souvent, avant et après sa présidence.

En réalité, c'est M. Jules Grévy qui inaugura l'ère des chasses officielles. Après avoir volontiers tiré la perdrix dans les guérets de Mont-sous-Vaudrey, il venait, pendant les vacances, à l'Elysée et, quand il avait des invités de marque, il les conviait à chasser le faisan et le lapin dans les taillis de Rambouillet, où l'on ne passait que quelques heures, car le château n'était pas encore aménagé pour un séjour présidentiel.

On se souvient, d'ailleurs, qu'il fut chansonné pour la passion semblable qu'il mettait à nourrir des canards et à tuer des lapins.

Son successeur, M. Carnot, ne fut pas un Nemrod bien bouillant : il allait à la chasse comme à une inauguration, parce que cela faisait partie de ses devoirs présidentiels.

Quant à M. Casimir-Perier, il n'eut pas le temps de se faire connaître sur ce terrain : au rebours du vieux proverbe, il dut abandonner sa place sans être allé à la chasse.

A la chasse, comme en toutes choses, M. Félix Faure aimait l'apparat. Il choisit un "grand veneur", qui fut le colonel de Lagarenne—un nom prédestiné—et un "capitaine des chasses", qui fut M. Leddet, inspecteur des forêts. Sous leur habile direction furent définitivement organisées les chasses officielles de Rambouillet, de Marly, de Compiègne, de Fontainebleau.

M. Félix Faure allait à la chasse en élégant costume : blouse serrée à la taille, jambières de cuir fauve, feutre toujours orné d'une petite plume de coq de bruyère. Il était un tireur impeccable. De cette habileté sportive il sut faire de la diplomatie, se laissant galamment battre "au tableau" par un roi, faisant "dead heat" avec les princes, et distançant de très loin les simples ambassadeurs.

DEPECHES Télégraphiques

La situation en Mandchourie.

Washington, 10 septembre—Certains rapports annoncent que l'armée russe se prépare à évacuer Moukden et à retraiter plus au nord.

Les fonctionnaires de St Pétersbourg ne confirment pas ces rapports.

Les quelques dépêches reçues aujourd'hui du théâtre de la guerre laissent la situation dans le vague.

On ne connait pas encore le chiffre officiel des pertes à la bataille de Liao Yang, mais ces pertes sont estimées de 50,000 à 60,000 hommes pour les deux armées.

Aucune nouvelle n'est parvenue de Tokio ces jours derniers. L'état major japonais semble résolu à ne pas publier les nouvelles de la guerre.

Le Prince Fushimi.

Tokio, 10 septembre, (midi)—Le Lieut. Gén. Prince Fushimi s'embarquera pour l'Amérique en Octobre, à bord du vapeur Mandchuria. Le Prince visitera l'Exposition de St Louis et Washington comme représentant spécial de l'empereur du Japon.

Le prince Fushimi commanda la première division à la bataille de Nanchan Hill. Il est revenu à Tokio pour faire ce voyage en Amérique à la requête de l'empereur. Il passera un mois aux Etats-Unis et sera accompagné d'une nombreuse suite.

Le général Hasegawa, commandant en chef de la division des gardes impériales sera probablement promu général et nommé gouverneur militaire de la partie de la Mandchourie occupée par les Japonais.

Le général Sir William Nicholson, un des attachés militaires anglais, qui est malade, a quitté le quartier général du Feld-Maréchal Oyama pour retourner au Japon dans l'intérêt de sa santé.

Nouvelles de Port Arthur.

Che Foo, 10 septembre—Le "Novi Krai" de Port Arthur, l'organe officiel du vice-roi Alexieff, dit dans son édition du 3 septembre, dont on a reçu une copie ici aujourd'hui, que les Japonais ont construit un hôpital à Louisa Bay, et il confirme apparemment les rapports qui annoncent qu'un vaisseau japonais avait été coulé en posant des mines au large de Port Arthur le 31 août.

L'escadre japonaise à l'horizon le 1er septembre était composée des croiseurs protégés Matsushima, Itsukushima, Hasshinat et Akashi, du croiseur blindé Adsuma, et de douze contre-torpilleurs.

Les souffrances de l'armée russe.

St Pétersbourg, 10 septembre—Les officiers de la Croix-Rouge craignent qu'une épidémie n'éclate parmi les armées de Mandchurie. Des torrents de pluie sont tombés ces jours derniers sur le théâtre des opérations et les soldats couchés le long des routes, sans abri, ont énormément souffert de l'inclémence du temps.

On craint à St-Pétersbourg que les misères et les privations endurées pendant la retraite de Liao Yang n'entraînent une grande augmentation du nombre des malades.

Rapport de Kouropatkine.

St Pétersbourg, 10 septembre—L'empereur a reçu aujourd'hui la dépêche suivante du général Kouropatkine, datée de Moukden 9 septembre

"Il n'y a pas eu de combat pendant les journées du 8 et du 9 septembre.

"L'ennemi n'a pas donné signe d'activité.

"Les pluies continuent et les routes sont impraticables."

Session du Congrès.

New York, 10 septembre—Rien n'a encore été décidé relativement à l'ajournement du Congrès, dit une dépêche de Valparaiso de Chili au "Herald."

Des soixante-sept bills soumis à l'action du congrès depuis plusieurs sessions, huit seulement ont été approuvés par les députés pendant la session actuelle.